

La vie parisienne

— Vous voilà chez vous ! lance la propriétaire de l'appartement en ouvrant les volets.

Jules Peyrie grimace un sourire de remerciement, tandis que ses yeux parcourent les murs aux larges taches de graisse, le sol usé, les meubles en bois rustique piqués par les vers : tout ici lui paraît laid, branlant, inconmode. Sans rêver d'un palais, il avait imaginé un logement plus convenable pour le prix. Mais Paris, ce n'est pas Bergerac. Voilà deux ans que la ville sort à peine de la crise de 1936 ; la plupart des fonctionnaires de passage logent chez l'habitant. Son regard rencontre celui de son ami Clément Chabory qui lui a obtenu ce deux-pièces grâce à une de ses relations. La fatigue des examens et la fin de la thèse de médecine ont mal préparé Jules à la déception.

— J'aurais voulu te proposer un toit plus décent, vieux, mais je n'ai pas mieux ! lance Clément.

— Je n'ai rien dit...

— Non, mais tu as du mal à cacher...

— Ça fait cinq cents francs pour le mois en cours, coupe la dame, et il faudra me verser un loyer d'avance.

— D'accord, marmonne Jules en tirant son porte-monnaie de sa poche.

Un malaise s'empare de lui. Des infiltrations noirâtres comblent les interstices du plancher, imbibé par l'humidité.

Sans doute proviennent-elles de la poissonnerie du rez-de-chaussée. Une odeur de marée imprègne l'air jusque dans sa pièce principale.

— Crois-tu que tu pourras t'y faire ? demande Clément.

— Mais oui. C'est une question d'habitude. Après tout, je préfère ça à la chambre de l'université.

— Tu as raison. Aucune comparaison. Allez, on te laisse. À plus tard.

Rapidement, Jules décide d'aller chercher ses affaires à la cité et de rendre les clefs à la concierge. Dans les couloirs et les allées de la Fondation, il rencontre quelques étudiants qui n'ont pas les moyens de retourner chez eux. Ils discutent sur la pelouse et tentent de profiter du soleil. Jules se rappelle avec quelle morosité il repartait chaque été chez son père à Saint-Cyprien, à vingt kilomètres de Sarlat. Heureusement, son cursus est terminé. Il est libre. Dans l'ensemble, les épreuves se sont déroulées sans encombre. Sauf en droit. Matière négligée durant toute l'année. Quand l'examinateur lui a posé la première question, il a répondu : « Ce qu'on ne sait pas, c'est là ce dont on aurait besoin, et ce que l'on sait, on n'en a que faire... » Comme le professeur le regardait d'un œil passablement étonné, il a ajouté : « C'est de Goethe, monsieur. » Et il a eu une deuxième chance.

Jules ne peut partir en vacances avant le mois de septembre. Il doit continuer son service à l'hôpital en tant qu'interne. C'est la première fois qu'il se retrouve seul un été complet. À peine rentré dans son appartement de la rue Sanson, il déballe son sac, fait le lit, s'apprête à cuisiner un bouillon gras et une viande cuite. On sonne à la porte :

— Ah ! mon vieux, quelle aubaine ! Je viens habiter avec toi, annonce triomphalement Clément.

— Quoi ?

— Tu as bien entendu.

— Mais pourquoi ?

— Je m'apprêtais à repartir à Vichy. Mais je viens de recevoir un télégramme. Regarde.

— *Ordre de rester à Paris et d'étudier suffisamment pour*

être reçu en octobre, lit Jules. Évidemment, j'ai essayé de discuter au téléphone. Mais le paternel est formel.

— Et tes affaires ?

— Dans la voiture.

Jules jette un regard en bas de l'immeuble. Dans le cabriolet, il aperçoit plusieurs valises et un phonographe portatif.

— Tu as oublié tes clubs de golf ! plaisante le médecin.

— Très drôle !

— Tu sais que je travaille à l'hôpital.

— Je ne te dérangerai pas. De toute façon, je dois étudier et réussir. Pas question de quitter Paris. Les mensualités du père, c'est du fixe !

Quelque peu agacé, Jules se remet à la cuisine. En levant les yeux, il voit son ami ajuster sa cravate. Qui espère-t-il séduire ce soir ?

— Ce qui m'étonne, ajoute Clément, c'est que je me sois fait coller en chimie, en physique et en physiologie : le grand jeu.

— Tu l'as peut-être mérité.

— Arrête de dire des bêtises. On va dîner dehors ?

— Je n'ai pas tes moyens.

— Ne sois pas ringard. Je t'invite.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes se retrouvent sur la terrasse du *Privilège* et restent un moment à regarder le mouvement du boulevard. Clément ne peut s'empêcher d'observer les passantes avec intérêt.

— Pas formidables, ce soir. C'est déprimant. Au fond, ça tombe bien. J'ai décidé de me calmer ! s'exclame-t-il en bâillant.

Profitant de ces bonnes résolutions, Jules propose à son ami de l'accompagner à l'hôpital dès le lendemain.

— Si je ne vais jamais à l'hosto pendant l'année, ce n'est pas pour y courir pendant les vacances.

— Tu ne vas pas rester toute la journée au lit ?

— Si, pourquoi ?

— Et tes études ?

— Justement, je m'y consacre.

— Dans ta chambre ?

— Tu as vraiment la mentalité d'un besogneux. Tu ne voudrais tout de même pas devenir médecin de campagne ?

— Pourquoi pas ? Ce n'est pas une honte.

— Libre à toi de grimper des étages jusqu'à devenir cardiaque et de tourner en rond pendant quarante ans sur les mêmes chemins de cambrousse. Il faut être fou...

Clément n'est malheureusement pas le seul à dénigrer la médecine rurale. La plupart des internes arrivent mal à cacher leur ambition. Jules les sent préoccupés par leur future installation et leur condition sociale. Finalement, avec ses carnets de chèques, ses multiples conquêtes, Clément est un étudiant parmi tant d'autres.

Après une longue journée de travail, le jeune docteur rentre vers sept heures. Ce soir, il est épuisé. Deux insuffisances respiratoires et un accouchement difficile. Clément est avachi sur l'unique fauteuil de l'appartement et laisse son ami s'asseoir sur une chaise. À peine Jules reprend-il quelques forces que son colocataire s'exclame :

— Mon vieux, il faut absolument que tu me rendes un service. Je viens de rencontrer une Allemande ma-gni-fique. Tout à fait mon type de femme. Seulement, elle a une copine et ne veut pas la laisser tomber.

— Clément, je suis crevé. Tu ne peux pas remettre ton histoire à demain ?

— Non. J'ai rendez-vous et je ne peux pas les traîner toutes les deux avec moi.

— Que veux-tu que j'y fasse ?

— Il faut absolument que tu en prennes une.

— Il n'en est pas question.

— J'ai sorti ma voiture. On va faire un tour à Pigalle, puis on ira voir le clair de lune sur la Butte.

— Mais...

— C'est elle qui me l'a demandé, tu penses bien.

— Et alors, je...

— Les Allemandes... Toujours sérieuses dans leur programme...
Et puis toi, tu parles presque couramment leur langue.

— Mais non !

— Dix-huit à l'examen. J'ai vu ton relevé de notes, répond Clément en tapant sur l'épaule de son ami.

— J'ai du travail.

— Ah ! Pas d'histoires. Pour une soirée...

— Je t'assure, ça ne me dit strictement rien de sortir avec une fille que je n'ai jamais vue.

— Tu te méfies ? Tu as peur que la mienne soit plus jolie.
Tranquillise-toi.

— Écoute.

— Une femme qui désire, c'est sacré : il faut absolument la contenter.

— Mais je n'ai pas envie de...

— Tu lui parleras d'abord de littérature... Schiller... Goethe.
Le reste suivra.

Jules cherche une échappatoire, frotte les bords élimés de ses manches.

— Je ne peux pas sortir comme ça. Tu aurais l'air de promener ton valet de chambre.

— Si c'est tout ce qui t'arrête, je te prête des habits. Viens.

Clément allume son cigarillo, pousse le jeune médecin dans sa chambre, choisit dans la penderie un costume de flanelle, une chemise, une cravate. Sans réel enthousiasme, Jules enfile sa nouvelle tenue.

— Eh bien, dit l'étudiant en crachant une volute épaisse, il faut y aller.

Installées à la terrasse du *Privilège*, les deux Allemandes saluent l'arrivée du cabriolet. Jules ne peut se tromper sur celle qui lui est réservée : une fille mince, sans éclat, aux cheveux blond cendré, presque blancs et au visage pâle.

Après une rapide présentation, Ursula s'installe près de Clément, Eva grimpe à l'arrière aux côtés du Périgourdin. La voiture

démarre. À l'avant, le jeune homme mélange français, anglais, lâche par intermittence le volant pour poser sa main sur la cuisse de sa voisine. Jules, quant à lui, se tasse dans un coin. Il faut une dizaine de minutes pour rejoindre Pigalle. Clément arrête l'automobile sur le boulevard à la hauteur du *Pasodoble*, un des dancings les plus réputés de la capitale. La salle est pleine. L'étudiant parle avec le portier qui finit par conduire le groupe jusqu'à la seule table disponible, la dernière. Bloqués, coincés, imbriqués les uns dans les autres, les danseurs tournent sur place. Sans même s'asseoir pour ne pas perdre de temps, Clément entraîne Ursula. Des ventilateurs brassent au plafond des nuages de fumée. Jules reste un instant debout pour mieux regarder ce spectacle, puis, étourdi par le vacarme et la lumière, il s'assoit. Que ne donnerait-il pas pour rejoindre sa chambre silencieuse et sa lampe de chevet ! Timidement, il demande à Eva si elle sait danser.

— Très mal !

« Tant mieux, pense Jules. Ça me dispensera de l'inviter. »

En attendant patiemment le retour des autres, il tire sur sa paille un liquide d'apparence savonneuse commandé d'autorité par Clément. Le médecin aspire rapidement le filet glacé tout en cherchant un sujet de conversation qui le sauverait de l'embaras dans lequel il est plongé.

— Ce n'est pas mauvais ! s'exclame-t-il.

— Non, répond-elle.

Jules se sent gauche. Le traître breuvage commence à rougir ses pommettes et à faire luire ses yeux. De temps en temps, il sourit à sa voisine. Est-ce l'euphorie de l'alcool qui rend désormais l'attente supportable ? Quelques minutes plus tard, Clément, en sueur, revient en compagnie d'Ursula.

— On change de crémèrie. On va boire une bouteille de champagne au Louvre.

— Pourquoi ? s'étonne Jules. Je m'habituais. On n'est pas mal ici.

— Peut-être. Mais il y a des traditions à respecter.

Clément se rapproche de son ami et lui chuchote à l'oreille :

— Commencer par un bastringue à Pigalle pour la mise

en bouche, passer au Louvre dans une boîte chic pour créer l'ambiance et finir au lit. C'est un dosage classique, le procédé infaillible et le circuit inévitable.

— Je n'ai aucune envie de bouger, continue à voix basse le jeune médecin. Et puis ça me gêne de te laisser toujours payer. Je n'ai pas d'argent sur moi.

— Ne t'occupe pas et rapplique.

Le groupe s'installe dans le cabriolet qui démarre brusquement. Le genou de Jules touche celui d'Eva. Un soir, Clément lui a expliqué : « Si tu fais sans le vouloir du pied à une femme, tu seras bien plus poli si tu ne t'excuses pas. »

À ce souvenir, le docteur sourit et retire sa jambe. L'automobile roule à vive allure à travers les avenues presque vides. Jules met sa tête en arrière. Les immeubles défilent. La vitesse, la caresse du vent tiède sur son visage et une douce ivresse lui procurent une sensation encore inconnue.

Clément arrête bientôt sa voiture dans une rue en pente. Un homme accourt pour ouvrir les portières et escorte les clients jusqu'à un baldaquin de velours rouge et bleu, torsadé de soie, surmontant un vestibule illuminé de cristal de Murano. Un placier les prend en charge. Au moment d'entrer, Jules aperçoit sa silhouette dans la glace. Il ne se reconnaît pas dans ce costume emprunté. Il se trouve presque beau avec ses cheveux noirs gominés, son grain de beauté sur la joue droite, ses yeux en amande et ses lèvres épaisses... Plus élégant encore que Clément qui emboîte le pas au maître d'hôtel. Rapidement, Jules pénètre dans une salle aux murs d'or surchargés de décorations où les couples dansent au son d'une musique douce. Le serveur déplace une table pour installer le groupe sur une banquette profonde et molle comme un divan de garçonnière et apporte un magnum de champagne. Clément regarde l'étiquette en fronçant les sourcils, demande la carte, la parcourt d'un œil expert et commande une bouteille de Mumm. Jules a le temps d'en voir le prix et se retourne vers son ami avec effarement.

— Toujours la règle du jeu, vieux, chuchote l'étudiant. Quand

on sort avec une femme, même la plus avenante, il faut mettre le paquet. L'argent facilite les affaires de cœur, crois-moi.

Puis il se lève en entraînant Ursula sur les pistes. Jules reste près d'Eva. Il contemple cet établissement somptueux, les robes du soir, les smokings. Des hommes en livrée se déplacent à pas feutrés, parlent d'une voix retenue, veillent à ramasser le moindre déchet. Brusquement, il se sent heureux d'être là avec sa future conquête, sagement assise auprès de lui comme une voisine sympathique rencontrée au hasard d'un voyage ou d'une croisière...

Clément revient presque aussitôt et secoue le jeune médecin.

— Fais un petit effort, essaie quatre pas de danse. Elle en meurt d'envie. Choisis le prochain tango. Tu ne risques pas grand-chose, on est dans la pénombre. Tiens, en voilà un, vas-y.

Clément a raison. L'obscurité de la piste est rassurante. Au bout de quelques tours sans faux pas, Jules se sent décontracté. Jusque-là, il était trop occupé à diriger l'Allemande pour penser à autre chose. Maintenant, il perçoit la peau laiteuse du visage de la jeune femme, ses longs cils qui mettent en valeur ses yeux gris. Bientôt, le morceau s'achève et le couple regagne la table à regret. Pour fêter cet exploit, Clément fait ouvrir une autre bouteille. Jules se laisse aller sur la banquette. Il est plus courbaturé qu'après un violent exercice sans entraînement. Il se sert une coupe, puis deux. Le vin de Champagne, ajouté au cocktail de Pigalle, le détend. Sa tête devient plus légère. En somme, danser n'est pas plus difficile que de jouer aux billes. Le médecin étend ses jambes, regarde intensément le reflet des lumières et l'argenterie, la parade des cavaliers, les belles femmes qui laissent deviner le haut des jambes à travers la finesse du tissu de leur robe. Clément a raison de jouir intensément de la vie. Pour finir de s'en persuader, Jules boit une autre coupe.

Eva porte une tenue de soie légère qui moule sa poitrine. Le médecin suit des yeux le contour des hanches. Peu à peu, c'est le corps qu'il devine sous la robe. Il s'oblige à fixer la salle et pourtant sa main touche le genou de la jeune femme. Il a l'impression de s'être dédoublé et de regarder faire un autre. Il ferme les yeux. Cette vie de plaisir est douce, légère... Comme

la chair d'Eva sous un morceau de tissu. C'est peu de chose cette innocente caresse. Dans ce geste furtif, il sent pourtant sa gorge se dessécher, son cœur s'affoler, ses jambes mollir. La tornade du désir prend tous ses sens.

— Tu t'endors près des dames, petit mufle ? dit Clément en le secouant. Ursula est à point. On s'en va. Je te ramène à tes chères études et à ton dodo.

Jules a quelques difficultés à se lever, cogne l'angle de la table, renverse un verre.

— Marche droit au moins jusqu'à la porte. Après, je te conduirai, ajoute le séducteur en tenant son ami par le bras.

La nuit est encore lourde. Les paupières fermées, Jules sent le vent tiède contre son visage. Il pourrait rester là des heures. Un brutal tournant projette Eva contre lui. Elle y reste, cale son flanc, son épaule. Le jeune médecin entend tout près de son oreille le souffle chaud qui double le sien. Elle lève légèrement la tête pour le regarder. Il fixe la bouche humide qui s'offre à lui et voit clairement dans les yeux de l'Allemande le langage muet d'une supplication voluptueuse. Les avenues sont vides. La voiture roule vite. Aux trois quarts affalés sur la banquette arrière, ils passent aux yeux des rares passants pour des promeneurs bien occupés. Finalement, Clément disait vrai : ces filles à l'air chaste sont bien expérimentées ! Le garage se trouve dans une impasse, près du parc qui longe la cité universitaire. Le portail est fermé. Jules et les deux filles descendent péniblement de la Bugatti tandis que Clément essaie de tirer le veilleur d'un profond sommeil. Jules doit se caler contre un mur tant l'alcool le possède encore. Eva pose contre son épaule un visage pâle. À bout de résistance, il s'écarte et bredouille :

— Excuse-moi... Il faut que je parte.

— Quoi ?... Déjà !

— Oui, oui...

— Tu es malade ?

— Non.

— On se voit demain ?

— Sans faute, promis.

Puis il se met à courir comme pour fuir une situation qui l'opprime. Quand il arrive à l'appartement, une violente toux lui lève le cœur et un jet de vomissure lui emplit la bouche. Il court aux toilettes avec un sentiment de culpabilité. Le prix de l'excès. Il a honte de lui-même. Il a mal au ventre. Furtivement, il rencontre son visage dans la glace. La fatigue et l'alcool ont détendu ses muscles et ramolli ses joues. Seul le repos pourra venir à bout de ces désagréables symptômes. Dans cette pièce lugubre, il regrette la campagne, le soleil, les promenades de soir d'été, l'odeur du fumier. D'un bout à l'autre de la soirée, il n'a pas été lui-même. Comment aurait-il pu croire qu'un jour il aurait réagi ainsi ? Où a-t-il eu la tête ?

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvre sur Clément et Ursula. Eva est visiblement rentrée chez elle.

— Vous êtes mal installés ici... Vous manquez d'air. Nous, nous avons une chambre claire, très agréable. Quand nous partirons à la fin de l'été, je peux en parler à la propriétaire, dit l'Allemande dans sa langue maternelle.

— Surtout pas, proteste Jules. Je veux rester ici, je ne suis pas loin de l'hôpital.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demande Clément.

— T'occupe, répond le médecin.

— Tu es quelqu'un de sérieux, Jules, observe-t-elle. Je te félicite.

Elle le regarde droit dans les yeux comme si elle voulait remercier le locataire principal de l'accueillir contre son gré. Cette gratitude la rend jolie, malgré la fatigue, les petites rides sur le côté des paupières et son teint fané.

— Hé ! vieux ! On va te laisser ! lance Clément. On a autre chose à faire. Et qu'on ne nous dérange sous aucun prétexte.

Tout le monde se couche. Jules ferme les yeux. Mais les bruits étouffés de jouissance qui lui parviennent à l'oreille l'oppressent. Au point qu'il n'ose plus bouger la tête sur l'oreiller. Un ultime cri conclut les ébats et plonge l'appartement dans le silence. Jamais Jules n'a eu à subir pareille situation, même dans la promiscuité des chambres universitaires. Son quotidien serait-il désormais une succession de bacchanales

ininterrompues avec Clément ? Que pouvait-il envisager d'autre comme schéma de vie ? Toute la journée, l'étudiant raté ose toucher ses vêtements, ses livres, et cette curiosité agace profondément Jules. Il regarde la montre. Six heures et demie. Demain, il devra mettre les choses au point avec son colocataire, établir des règles de vie saines. Le médecin n'est pas fait pour le monde interlope de la nuit. Il tourne la tête vers la lucarne de sa chambre. Un orage a éclaté. La pluie coule sur les carreaux. Il change de côté, cherche le souffle régulier du sommeil. Ne plus penser à rien. Dormir. Enfin, il s'assoupit, la bouche ouverte, persuadé qu'un jour Clément le remerciera de ses remontrances.

À neuf heures, la sonnette retentit. Jules ne sait si ce bruit insolite vient de la porte d'entrée ou de son rêve. Un deuxième coup plus insistant le ramène à la réalité. Les yeux encore gonflés, il enfle un peignoir et ouvre le battant.

— Monsieur Peyrie ?

— Oui, c'est moi.

— Nous avons eu bien du mal à vous trouver ! lance un homme de haute taille, bedonnant, massif. Il faut déclarer votre changement d'adresse à la poste de votre quartier.

— Mais de quoi s'agit-il ?

— Un télégramme ! Vous auriez pu l'avoir hier si vous aviez fait le nécessaire, continue-t-il en tendant le papier. Signez là !

— Merci.

— Remerciez l'université de nous avoir communiqué vos coordonnées.

— Je n'y manquerai pas.

— Ah ! ces jeunes, conclut le postier en lui tournant le dos.

L'air anxieux, Jules referme le battant. Il décachette l'enveloppe et lit lentement.

Nous vous annonçons avec regret le décès de votre père. L'enterrement aura lieu vendredi. Merci de vous présenter à l'étude de maître Foutrac à Saint-Cyprien. Avec toutes nos condoléances.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? lance Clément accompagné d'Ursula, hirsute.

Incapable de prononcer un mot, le médecin tend le papier à son ami.

— Oh mon Dieu !

Clément s'approche de Jules, le prend dans ses bras et l'embrasse.

— Je suis là.

Jules ne répond pas, laisse choir sa tête en arrière. Ses genoux le lâchent.

— Il va tomber ! crie l'étudiant en se retournant vers Ursula. Une chaise.

L'Allemande reste interloquée.

— Une chaise ! Elle ne comprend rien celle-là.

Enfin assis, Jules est secoué par des sanglots convulsifs.

— Pleure, mon gars, ça te fera du bien, dit Clément.

— Laisse-moi seul.

— Non, je vais t'aider.

Jules prend son visage dans ses mains.

— Allez-vous-en.

— Mais...

— Allez-vous-en ! hurle-t-il en se redressant.

Malgré tout son flegme, Clément accuse le coup. Il reste quelques secondes sans parler, à regarder fixement son ami. Puis son courage faiblit :

— Comme tu veux, mon vieux. Si tu as besoin de moi, je suis à la cité universitaire.

— D'accord.

— Pas de blague au moins, hein, continue-t-il, inquiet de voir sur le visage de Jules les traits de la souffrance.

— Sois tranquille.

Les deux tourtereaux quittent l'appartement, descendent dans la rue, tous deux glacés par la triste nouvelle, la fatigue et la fraîcheur de l'orage. Jules, quant à lui, reste un long moment derrière la fenêtre à écouter la douloureuse plainte du vent.